

— jamais vous ne rencontrerez cette inspiration banale, à la merci du premier venu, que la vue d'un beau ciel fait naître et que la feuille d'automne, qui tombe éperdue à vos pieds, éveille et pour cela dépendante du temps et périssable comme lui. Ce qu'il veut exprimer, ce n'est point seulement, comme Beethoven, ces instincts mystérieux, de l'âme haletante de désir, ces pensées vagues, rêves aériens de l'imagination par le cœur révélés, qui font monter l'homme perpétuellement et l'invitent à venir se désaltérer à la source intarissable, immense, — ou bien encore, comme Rossini, mesurer simplement les proportions du rire et de la grimace humaine, décrire les mœurs rustiques d'un peuple et ses aspirations vers la liberté. — Non, pour lui toutes ces brillantes expressions ne sont que des accidents fugitifs, des détails, grains de sable, dans l'immense poème qu'il a rêvé, poème qui trouve ses bases dans l'homme et son épanouissement dans Dieu. Sa proie à lui, son idéal, c'est l'homme, l'homme aux prises avec lui-même, avec sa conscience, avec le bien et le mal, avec ses vices et ses vertus, l'homme luttant contre les forces occultes de la nature et se mesurant avec Satan. Il faudra qu'il pénètre jusqu'aux plus mystérieuses profondeurs du cœur, qu'il en sonde les abîmes et voie de quoi il retourne sous le masque humain. Il se demandera ce que l'homme vient faire ici-bas, ce qu'il adviendra de lui dans le combat commencé, combat terrible, organisé entre lui, son corps, son âme qui l'agite et la nature qui l'accable et l'étouffe. On dirait de Macbeth interrogeant les sorcières. Le monde aura beau rire et poursuivre sa comédie, (la grande, celle-là), se dérober et échapper à son analyse, qu'importe ! — il en saura assez — il saisira au passage les battements de sa poitrine, — sa vie.

C'est le Shakespeare de la musique — le premier parle,